

## Allers et retours

*Marie-Noël Arras*

**M**aman est partie ! Ce matin elle a pris l'avion ; elle était gaie, heureuse de son séjour chez nous, heureuse de rentrer chez elle, de retrouver ses amies et son fils, le faiseur de papier. Je n'ai pas pleuré, je suis grande, j'étais heureuse comme elle et nous sommes rentrés.

Sur le chemin du retour de l'aéroport la joie est restée, les souvenirs des bons moments ont défilé, et mon esprit était avec elle dans l'avion. Rentrés à la maison, c'est là que tout a commencé. Le jardin d'abord. Elle voulait photographier la fleur que nous guettions depuis huit jours mais non, celle-ci n'avait pas daigné s'ouvrir à six heures du matin et là, devant mes yeux, le lys rose, épanoui, me rappelle la maison de mon enfance et ma pose d'adolescente devant un lys blanc cette fois. Me rappelle maman et sa lessive, maman emmaillotant les petits, maman sur sa machine à coudre, maman aux fourneaux... Maman dans sa belle robe du dimanche.

À peine entrés dans le salon, « sa place est vide ! » a dit mon mari, sa place devant la télé, lieu vacant, vide de sa présence. Et toute la maison me paraît vide, vide de tous ceux que j'aimerais y accueillir. Vide de mes enfants partis vivre ailleurs. Vide de tous ceux qui n'osent venir dans un pays

où il ne fait pas toujours bon vivre. Un pays pourtant aimé, si beau mais tellement maltraité par ses habitants.

Qu'est-ce qu'un lieu aimé ? Un lieu que l'on a dessiné, fabriqué en partie de ses propres mains, un lieu que l'on a désiré ou encore un lieu où l'on a aimé ? Un lieu qui nous appartient ou un lieu où les amis nous accueillent ? Un lieu empli de souvenirs ? Ou un lieu vivant ? Un lieu où l'on se sent en sécurité ?

Je pense à tous les exilés. Il y a 15 ans j'ai dû quitter cette maison inachevée pour vivre en France, mon pays d'origine, en sécurité. Il est courant de parler des personnes déplacées, des personnes qui ont quitté leur pays pour vivre ailleurs en paix ou pour trouver une vie meilleure, un travail. On parle de leurs difficultés d'adaptation, d'intégration, mais qu'en est-il des personnes comme moi qui, un jour, par amour, ont quitté leur pays pour celui de leur conjoint et ont dû y revenir des années après parce qu'elles n'y étaient plus en sécurité ? Qui a écrit sur leur décalage ? Sur leurs difficultés de réadaptation ?

J'ai constaté que quelle que soit la capacité à s'adapter à un autre mode de vie et même si on continue à vivre « à sa façon » dans le pays d'accueil, au bout de quelque temps, la distance se produit forcément avec le pays d'origine. Et lorsqu'on doit y revivre on se sent en exil. Exil du pays d'adoption. J'ai écrit à cette époque une petite nouvelle intitulée « Le chèvrefeuille »<sup>1</sup>. J'y racontais comment je voyais les autres comme sur un écran, comment je me sentais étrangère à ma propre cité.

Il m'avait fallu du temps pour m'adapter en Algérie, mais mes activités extérieures m'avaient beaucoup aidée et de nouveau il m'a fallu du temps pour me réintégrer en France

---

1. publiée dans Etoiles d'encre n°3/4

et, en fait, c'est le même chemin, celui du travail et du militantisme, qui m'a permis de le faire. Là furent les lieux de rencontres et d'action. Des lieux qui m'ont aussi permis d'exprimer mon désarroi. Ainsi, je pense, à travers mon histoire personnelle, que quel que soit le pays où l'on doit vivre, qu'il soit développé ou non, seul le travail permet de faire partie de la cité. Donner aux personnes déplacées et à leurs enfants la possibilité de travailler et aussi la possibilité d'aller et de revenir entre leurs deux pays me paraît la seule voie possible.

Aujourd'hui, grâce à notre maison d'édition qui porte le nom de ce chèvre-feuille, mon activité se situe sur les deux rives et ma vie est faite d'allers et de retours. Ainsi je me sens chez moi dans un pays comme dans l'autre. Je n'ai plus jamais cette impression d'être décalée, d'être ailleurs, de l'autre côté de l'écran. Dans chaque lieu, je me sens bien. Seuls les êtres me manquent, mais je sais que demain je les retrouverai. Et je mesure mon immense chance face à toutes ces personnes qui n'ont pas, elles, la possibilité de se déplacer comme elles le désirent, ne serait-ce que pour voyager, s'ouvrir à d'autres horizons, parce qu'il leur faut des visas, si difficiles à obtenir, et... beaucoup d'argent. Et je retrouve mon rêve d'adolescente d'un monde sans frontières, de lieux ouverts à tous...

